

**SANDRINE CATALAN-MASSÉ**

Dépêche-toi,  
ta vie n'attend plus  
que toi !



● Roman  
**EYROLLES**

**43** ans et toute une panoplie de vêtements, Stella vit dans un bel appartement de Montpellier où elle élève ses deux enfants de 16 et 17 ans. Ses journées s'écoulent entre ménage maniaque et shopping sur le Web, à attendre le retour de ses ados chéris et surtout celui de César, son psychiatre de mari qu'elle vénère plus que tout au monde. Seules ses consultations secrètes de psy *online* et les visites de Lucille sa meilleure amie ébouriffent son quotidien de recluse. Car Stella, affligée d'une agoraphobie et d'angoisses envahissantes ne met quasiment plus le pied hors de chez elle...

Alors le jour où César se volatilise sans un mot d'explication mais *avec* sa carte de crédit, le monde si parfait de Stella s'écroule. Abandonnée par son mari, lâchée par ses ados et ignorée par sa meilleure amie, Stella va devoir se débrouiller seule, franchir son périmètre de sécurité et rattraper sa vie.

Parviendra-t-elle à dépasser ses angoisses, sa peur de l'autre, à trouver un travail ? Une chose est sûre, le parcours sera semé d'embûches, mais aussi d'heureuses surprises et de belles rencontres.



© Arnaud Reichert

*Sandrine Catalan-Massé vit à Montpellier. Elle est journaliste spécialisée en psychologie. Auteure de guides pratiques, elle signe ici son premier roman.*

[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)  
**Groupe Eyrolles** | Diffusion Geodif

En couverture : © Heidi Mayer/plainpicture  
Création Studio Eyrolles © Editions Eyrolles

Code éditeur : G56814  
Code ISBN : 978-2-212-56816-5

**Dépêche-toi,  
ta vie n'attend plus que toi !**

Groupe Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
[www.editions-eyrolles.com](http://www.editions-eyrolles.com)

Éditrice externe : Nolwenn Tréhondart.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018  
ISBN : 978-2-212-56816-5

SANDRINE CATALAN-MASSÉ

**Dépêche-toi,  
ta vie n'attend plus que toi !**

● Roman  
**EYROLLES**



*«Soyez vous-même,  
tous les autres sont déjà pris.»*

Oscar Wilde



## Prologue

**J**e suis en nage, mes genoux sont écorchés et ma robe noire déchirée. Mon maquillage a dû dégouliner sous l'effet de la transpiration. Dans la course, quelques-uns de mes ongles se sont cassés. Mes pas confus et hésitants font rouler sous mes tennis les minuscules cailloux traînant sur la chape en béton. Le moindre de mes mouvements résonne dans cet immeuble désaffecté. Je regarde autour de moi et cherche des yeux les issues de secours. Il n'y en a pas. Si cela tourne mal, je ne pourrai pas m'échapper. Je claque des dents à m'en briser la mâchoire. Un bruit de respiration, forte, saccadée, haletante, envahit l'espace. C'est la mienne. L'odeur écœurante de transpiration que je dégage me fait instinctivement porter la main à mon nez. La peur a envahi tous les pores de ma peau. Je me retiens pour ne pas vomir toutes mes tripes.

Dans la chaleur de l'été, j'entends au loin le bruit de la ville pas encore tout à fait assoupie. Je suis épuisée, à bout de nerfs. Je voudrais m'asseoir, me reposer un peu, m'endormir, pour que toute cette histoire se termine enfin. Je tremble comme un pantin désarticulé, mes jambes ne veulent plus me porter. Je tire sur mon décolleté pour dégager ma poitrine, j'étouffe, on crève de chaud ici. Vais-je mourir aujourd'hui ? C'est idiot, injuste, pas maintenant ! Je serre les poings et dirige mon regard vers le petit groupe de personnes qui me fait face. Ils m'observent sans bouger, sans prononcer un seul mot. Je distingue parmi eux une silhouette qui s'avance vers moi. Je recule d'un pas.

— Bonsoir, Stella, me dit l'homme.

Ma tête tourne, tout tourne et semble irréel, je connais par cœur cette impression de flotter au-dessus de mon corps, comme si j'observais le spectacle de ma propre vie. Je ne parviens pas à prononcer un mot. Mes lèvres tremblantes s'entrouvrent et se referment, comme par réflexe. Je tombe à terre et pousse un long cri d'animal blessé.

# 1

*21 juin, deux mois auparavant*

**A**u son de mes talons claquant sur le sol en marbre de la cuisine, je pose hâtivement les couverts sur la table, puis jette dans le reflet de la porte vitrée du four un ultime regard à mes cheveux bruns qui tombent en cascade sur mes épaules. Il est 12 h 05. César va bientôt rentrer déjeuner. Malgré son emploi du temps surchargé et l'éloignement de son cabinet situé à l'autre extrémité de la ville, mon charismatique époux n'oublie jamais de venir déjeuner en ma compagnie.

Son passage ressemble à un tourbillon au sein d'une routine bien établie. Il entre d'un pas décidé, jette la veste de son costume taillé sur mesure sur le petit fauteuil art déco de l'entrée, pose ses lèvres fines furtivement sur les miennes et me caresse l'épaule d'un geste protecteur. Il me regarde avec tendresse et me demande comment je vais aujourd'hui. Je lui réponds : « À merveille, puisque tu es là. » Il sourit et dégage de sa main droite sa grande mèche qui retombe négligemment sur son front bombé.

Muni de son précieux courrier, il se précipite à table et engloutit, sans même le regarder, le contenu de son assiette. Tout en mangeant, il ouvre méticuleusement les enveloppes qu'il reçoit en quantité astronomique à son cabinet ! César

est un psychiatre de grand talent, très apprécié et reconnu sur Montpellier pour ses travaux sur les phobies. Il intimide ses patients et ses étudiants à l'université par sa prestance et sa confiance inébranlable. Quant à moi, je les soupçonne surtout de ne pas rester insensibles à son charme ténébreux...

Je m'active en cuisine car j'aime que tout soit prêt avant son arrivée. Et aujourd'hui est un jour spécial. Comme tous les 21 juin, j'ai préparé avec amour et tendresse un navarin d'agneau, un clin d'œil au jour où il m'a demandée en mariage. Qu'est-ce que nous avons ri ce jour-là : il s'était agenouillé comme dans les films au beau milieu de la salle de restaurant, avait prononcé sa demande, et, sans attendre ma réponse, m'avait fait valser dans les airs en oubliant la présence du serveur derrière nous qui tenait entre ses mains un plat de navarin d'agneau. L'assiette avait tourné au-dessus de nos têtes avant de venir s'écraser sur le chemisier blanc immaculé d'une cliente qui n'avait rien demandé. « Navarin pluvieux, mariage heureux ! », telle est notre devise depuis.

Dans la cuisine, les morceaux d'agneaux mijotent, les pommes de terre dorées ruissent, le goût de la sauce est à la fois sucré et caramélisé. La farandole de petits légumes colorés vient égayer ce plat printanier. Ça sent bon les oignons rousis, le persil fraîchement ciselé, le thym et le laurier.

J'entends César qui glisse sa clé dans la serrure. Après toutes ces années de mariage, je suis toujours aussi heureuse et intimidée quand je le vois franchir le pas de la porte. J'ai à peine le temps d'enlever mon tablier et d'ajuster les plis de ma petite robe *liberty* que le voilà qui s'installe.

Pas imposants, veste expédiée sur le fauteuil, bisous, main sur l'épaule, courrier décortiqué, pieds glissés sous la table. Temps d'action : 1 minute 02 secondes.

Je dépose la marmite sur le chauffe-plats au milieu de la table et soulève avec une certaine fébrilité le couvercle. Je saisis l'assiette

de César qui garde le nez plongé dans son courrier. À l'odeur des morceaux de viande et de fruits mijotés, il consent tout de même à reposer sa correspondance pour saisir sa fourchette. Il avale une première bouchée, une seconde... puis lève sa fourchette en l'air comme s'il voulait me dire quelque chose. Mais, non, il recommence à mastiquer machinalement tout en me regardant avec un air étrange. À quoi pense-t-il ? À un dossier délicat ? Au nouveau protocole expérimental qu'il est en train de mettre en place sur son patient atteint du syndrome de Truman Show ? À nos vacances qui approchent ?

De mon côté, j'attire sans le vouloir son attention en avalant un morceau de viande du mauvais côté de mon tube digestif. Me voilà au bord de l'asphyxie, rouge comme une tomate. Je me racle la gorge, étire mon cou dans tous les sens, en faisant de grands mouvements de la main, comme si j'allais mourir. César sort enfin de sa contemplation et consent à me sauver la vie en me tendant un verre d'eau.

Sans mot dire, il se lève et part fumer sa cigarette près de la baie vitrée. Appuyé contre l'encadrement de la fenêtre, il scrute le ciel avec intensité, en expirant ses volutes de manière bruyante. Je me décide à briser le silence.

— Tu n'as pas oublié !

— Pas oublié quoi ? répond-il en relevant la tête.

— On est le 21 juin.

— Oui, je sais, répond-il.

Sa réponse tombe tranchante comme un couperet. Je suis un peu vexée par son manque de réaction.

— C'est tout ce que cela t'inspire ?

Après un long silence où il fixe intensément le paysage à travers la fenêtre, César écrase la fin de sa cigarette en crachant

nerveusement la dernière bouffée de fumée. Sur le pas de la porte, il se retourne vers moi, l'air attristé :

— Stella, des fois, je me demande comment tu tiens. Il fait si beau aujourd'hui.

En entendant cela, j'ai envie de m'écrouler par terre et de ne plus me relever. Comme s'il suffisait d'en avoir envie pour faire ce que l'on désire. Même les psys les plus médiocres savent que ce n'est pas possible. À une époque, moi aussi, j'avais des ambitions : je rêvais de monter mon propre cabinet de psychologue, je voulais mener une vie de femme active et autonome. Mais ça, c'était avant. Aujourd'hui, qui suis-je à part une femme au foyer, une maman qui va sur ses 43 ans. César, et mes deux grands ados, Gaspard et Camille, en ont déduit que ma vie est vide, que je suis désœuvrée du matin jusqu'au soir. S'ils savaient à quel point mes journées sont remplies...

Ils sont loin d'imaginer mon quotidien.

D'agoraphobe.

## 2

*22 juin, 7 heures*

Dans l'appartement encore endormi, la chaleur extérieure tente de se glisser dans la chambre par les fentes du volet roulant. César est le premier à poser pied à terre : « Debout là-dedans ! », hurle-t-il à la cantonade.

Nos réveils familiaux ressemblent à ceux d'une caserne militaire. Mes chaussons à peine enfilés, la tête encore embrumée, les cheveux en bataille, je me dirige en amazone vers la cuisine pour préparer le petit déjeuner de la garnison. Tels des tirs de lance-roquettes, César, Camille et Gaspard déboulent à ma suite dans le couloir. À peine le temps de me faire un bisou, Camille file à la salle de bains, tandis que Gaspard se barricade aux toilettes en m'assaillant de questions.

— J'ai perdu mon cahier de maths, tu sais où il est ?

— Maman, y'a plus de chaussettes propres dans mon tiroir... je fais quoi ?

Comme tous les matins, César hausse le ton :

— Lâchez les baskets de votre mère ! Vous êtes assez grands pour ranger vos affaires. Ça commence à bien faire !

— Mais j'ai rien dit moi, proteste Camille depuis la salle de bains.

Quant à moi, je n'ai même pas eu le temps encore de m'accorder une pause pipi. De toute manière, la place est toujours prise ! Dans quelques minutes, César partira à son cabinet et les enfants au lycée pour leurs derniers jours de cours. Le calme reviendra dans la maisonnée. En attendant, c'est le rush. J'accélère le pas pour accomplir ma mission en cuisine.

7h10. Début de l'opération. Tel un héros Transformers, j'ouvre d'une main un tiroir pour saisir une casserole, tout en appuyant de l'autre sur le bouton de la bouilloire. J'enchaîne sur le grille-pain que je force à engloutir trois énormes tartines de pain coupées en un temps record. Oups, tout juste le temps de retirer le lait du feu avant qu'il ne déborde. C'était moins une ! Ça y est, tout est prêt au moment même où les monstres débarquent pour dévorer leurs tartines. J'ai pris soin d'étaler sur le pain leur pâte à tartiner préférée, uniquement en vente sur un site bio et directement livrée à domicile. Ils en sont totalement accros. Ils n'ont qu'à ouvrir la bouche ! César tend la main vers moi en se tenant le front. Il a encore mal à la tête. Est-ce le navarin d'agneau d'hier qui est mal passé ? Ou bien le vacarme qui règne dans cette maison qui lui échauffe les méninges ? Attentive et serviable, je lui prépare sans mot dire une aspirine. Inutile de se parler, on se connaît par cœur.

7h20. Nous voilà tous les quatre réunis autour de la table haute. Le nez plongé dans leurs bols respectifs, les membres de ma petite ménagerie n'aperçoivent pas le regard bienveillant que je pose sur eux. J'aime m'occuper de ma famille. C'est fatigant, mais tellement gratifiant. Même s'ils râlent et me trouvent parfois collante, je n'ose pas imaginer à quel point ils seraient perdus s'il m'arrivait quelque chose... si je disparaissais brutalement par exemple.

Dans un élan d'amour maternel, je les observe tour à tour. D'abord, César, avec sa silhouette élancée et son port de tête

légèrement rigide qui lui donne parfois un air hautain. Il m'impressionne toujours autant que lorsque je l'ai rencontré. J'étais alors étudiante en 5<sup>e</sup> année de psychologie. Il m'a tout de suite plu. Je le revois encore arpenter les couloirs de l'hôpital où nous suivions nos stages de fin d'études. Nous nous étions croisés, puis retournés l'un vers l'autre comme happés par nos sillages respectifs. Je lui avais tendu la perche en premier :

— On se connaît ?

— Non, mais ça se pourrait !

On ne s'est plus jamais quittés, ou presque, et nous sommes devenus immédiatement complémentaires : il me protégeait, j'avais un homme à materner. Du jour au lendemain, j'ai passé le plus clair de mon temps dans sa chambre où je l'aidais à réviser. Ce cocon rassurant était de loin préférable aux amphis bondés à l'ambiance oppressante. César savait se montrer gentil, délicat, attentionné. Toujours à l'écoute de la moindre de mes émotions, parfois du moindre de mes souffles, il était capable de reconnaître si j'étais impatiente, en colère, troublée, anxieuse, juste en regardant le rythme auquel ma poitrine se soulevait. Sa présence me rassurait, comme un havre de paix au milieu de mes doutes et de mes appréhensions personnelles. Entre deux révisions de cours sur les mécanismes de l'hystérie, nous avons découvert ensemble maladroitement les premiers gestes d'amour sur son petit clic-clac et ses stylos à bille quatre couleurs. Je le voyais s'épanouir à mes côtés. Il enchaînait les examens et les diplômes pendant que mon ventre s'arrondissait. J'avais trouvé ma bulle à moi, mon univers rassurant. Mes crises de spasmophilie si pénibles à vivre durant mon adolescence s'étaient espacées, comme par magie.

— Tu m'aimeras toujours, César ?

— Comme un fou, jusqu'au bout.

— Tu me le diras toujours, même quand je serai toute vieille, toute ratatinée ?

— Toujours, tu es ma raison de vivre, Stella, mon étoile, ma petite barge à moi.

« Salut, m'man, à ce soir ! » crie Camille, 16 ans, depuis le pas de la porte, me tirant de mes douces rêveries. Ma fille adorée, aérienne dans son jean et ses baskets, si à l'aise dans son corps... mais un peu trop maquillée à mon goût de si bonne heure. À mon grand désespoir, ses airs de lolita décontractée la rendent très populaire auprès de ses copains. Son Eastpak déjà sur l'épaule, elle semble bien pressée aujourd'hui d'aller au lycée : elle file et claque la porte sans se donner la peine de m'embrasser. Juste le temps de m'apercevoir qu'elle m'a piqué mes Converse blanches. La peste ! Je boue à l'intérieur mais préfère ne rien dire. Pas envie de passer pour la mégère de service.

Au passage, elle oublie, bien sûr, d'amener son bol jusqu'à l'évier. Je ne dis rien. Mes deux adolescents d'enfants ont besoin de toutes leurs forces pour réussir au lycée, alors je ne vais pas commencer à les tracasser avec des corvées ménagères.

— Mais, madame Stella, ils n'ont jamais fait leur lit de toute leur vie ! me dit souvent scandalisée, Jeanne, la femme de ménage.

— Eh bien oui, Jeanne, c'est vrai. Jamais. *Never*. Je préfère qu'ils se concentrent sur leur programme scolaire. Et puis, j'aime bien laisser les couettes s'aérer des heures entières. Je ne vais tout de même pas leur demander de revenir du lycée entre midi et deux simplement pour faire leur lit... Ils semblent d'ailleurs tout à fait approuver cette règle. C'est la seule qu'ils n'ont jamais contestée !

Comme s'ils s'étaient donné le mot, Gaspard, 17 ans, d'habitude plus discret et sensible que sa sœur, lui emboîte le pas en énonçant ses recommandations. Ou plutôt, devrais-je dire, ses instructions.

— Mam', j'ai besoin de papier calque, ça urge pour mon cours de géométrie.

— OK, mon chéri.

— Et c'est pour demain ! ajoute-t-il en pointant son index vers le ciel.

— Mais je ne pourrai jamais l'avoir à temps, Gaspard !

C'est quand même fou : les enfants ont toujours l'impression que l'on leur appartient. Ils ne s'imaginent jamais que leurs parents ont pu avoir une vie avant leur naissance. Comme si l'on était nés ainsi, sans enfance, sans insouciance, sans peines ou joies avant eux. Comme si nous étions juste là pour les servir.

Avant qu'il ne claque la porte à son tour, je passe délicatement ma main dans sa chevelure blonde. À en juger par sa coiffure, ce matin, il semble avoir mis les doigts dans une prise électrique.

— M'enfin, t'es ouf ou quoi ? s'écrie-t-il en repoussant ma main. J'vais devoir tout refaire.

*Tout quoi ?* me dis-je.

Un peu vexée par son geste de rejet, je ravale mon vague à l'âme. Il était mon petit garçon docile il y a encore quelques mois. Aujourd'hui, il s'envole et m'échappe... Mais tout est normal et dans l'ordre des choses, me confirmerait mon psy de mari.

Gaspard n'a pas remarqué qu'il m'a froissée. En partant, il me fait un vague signe de la main, il est déjà en train de dérouler sur son portable le fil d'actualité de son compte Facebook.

C'est au tour de César d'aller travailler. Il m'embrasse sur le front en soupirant.

— Je m'occuperai du papier calque de Gaspard, chérie.

La porte se referme sur lui dans un claquement assourdissant. Torchon à la main, je reste figée plusieurs secondes d'affilée, les jambes tremblantes. Mon petit monde est parti ! Je me sens comme un avion qui aurait traversé un trou d'air. Comme tous les matins, le silence se répand dans l'immense appartement et me plonge dans un profond état de tristesse. Je ne m'y habitue

pas. Je ne m'y habituerai jamais. Ma famille s'en va vivre sa vie à l'extérieur : toute la journée, ils vont rire, pleurer, se mettre en colère, avoir peur et aimer. Tandis que, moi, je reste enfermée vivante entre les quatre murs de cette prison dorée. Toute seule. Toute la journée. Comme tous les jours.

# 3

22 juin, 7 h 45

Cinq gestes, savamment accomplis, toujours dans le même ordre. Ce scénario, je le connais par cœur. Cela fait des années que je l'ai mis au point. Il est parfaitement rodé, bien huilé. Comme une symphonie dont je connais la partition par cœur.

*Mouvement un.* Je m'élançe avec légèreté dans les chambres de Camille et Gaspard et ramasse telle une danseuse étoile les fringues sales qu'ils ont laissées au sol. En trois pas chassés, j'atteins la corbeille à linge dans la buanderie. Incroyable, j'ai effectué ce geste à la perfection !

*Mouvement deux.* J'entame un manège autour de la poubelle : je retire le sac plastique, le ferme soigneusement à l'aide des lanières prévues à cet effet, et le glisse dans un second sac poubelle plus hermétique et parfumé à la lavande. On n'est jamais trop prudent avec les microbes. Une pirouette et je glisse le tout dans le vide-ordures en terminant par un pas fondu.

*Mouvement trois.* La scène se déplace côté sanitaires. Le décor : gants en latex, éponge et eau de javel. Un entrechat, et me voilà au fond de la cuvette, munie de mon précieux balai-brosse. En voyant le spectacle, je sombre dans un accès de colère : un jour,

je saisis Gaspard par le cou et lui plongerai la tête la première au fond des WC avant de... tirer la chasse d'eau!

*Mouvement quatre.* Les toilettes brillent autant que mon plan de travail. Je peux enfin m'attaquer aux miroirs de la maison : là, c'est plus modern jazz. Je traque nerveusement avec mon liquide vitre les traces de doigts, de maquillage (j'ai déjà surpris Camille la bouche scotchée à son miroir) et particules de poussière. Mon chiffon oscille toujours à l'horizontale de droite à gauche. Jamais l'inverse, un malheur est si vite arrivé!

*Mouvement cinq.* C'est l'heure du final! Je pars à la chasse aux fantômes. Armée de mon aspirateur poids plume sur le dos (qui me donne un air de *Ghostbuster*), je harcèle mon ennemi préféré : l'acarien. Sous les lits, autour des pieds de chaises, sous les coussins, ces bestioles sournoises n'échappent pas à l'embout monstrueux de mon engin prêt à tout dévorer sur son passage. Benjamin Millepied n'a qu'à bien se tenir!

9 heures. Mes rituels accomplis, je m'applaudis des deux mains et effectue un petit bond de gazelle devant un parterre vide. Il est temps d'appeler César. Je laisse sonner deux fois puis je raccroche avant de rappeler. Il décroche s'il est disponible.

— C'est Stella, tu passes une bonne journée ?

— Eh bien, il est 9 heures, ma chérie, on s'est croisés il y a à peine une heure dans notre appartement, tu sais, là où nous habitons tous les deux! me répond-il toujours de manière ironique.

— Oui, mais ce matin, je pense bien à toi, mon chéri. Tu as toujours ton mal de crâne ? Tu as laissé traîner tes lunettes sur le sofa, tu vas te fatiguer les yeux.

— Écoute, ma chérie, ma patiente atteinte du syndrome Gilles de la Tourette vient d'arriver. Elle est en train d'insulter les voisins de palier devant la porte du cabinet. Essaie de profiter de cette belle journée, d'accord ? lance-t-il avant de raccrocher.

Un peu déçue, je me rattrape en envoyant des textos regorgeant de cœurs à chacun de mes deux enfants.

9h05. L'esprit plus léger, je commence ma toilette. J'ouvre la porte de la douche mais mon élan est stoppé par une vision d'horreur. À l'autre extrémité de la salle de bains, un quatuor de brosses à dents posé négligemment sur le lavabo me défie ouvertement. Les poils de ma brosse à dents sont entrés en contact avec celle de Gaspard et me rapprochent dangereusement de sa cavité buccale. Tel un rapace fonçant sur sa proie, je saisis les deux brosses à dents pour les séparer sur-le-champ. Je vole ensuite au secours de MA brosse en la plongeant dans un verre d'eau chaude enrichi de bicarbonate de soude. Elle y restera toute la matinée.

9h15. Rassérénée, je me précipite sous la douche. Je prends mon gant rose, l'humidifie, y dépose un peu de savon sous forme de gel complété par un filet de lotion désinfectante et commence à me laver. D'abord, le pied droit puis le gauche, la jambe droite puis la gauche, le sein droit puis le gauche, l'épaule droite puis la gauche, la joue droite puis la gauche. Je n'ose même pas imaginer quel mauvais sortilège m'attendrait si je rompais ce rituel! Je sors le pied droit, puis le gauche, et me sèche de droite à gauche avec ma serviette fétiche. Gare à celui ou celle qui aurait le malheur de l'emprunter : je peux tuer pour un tel crime!

9h35. Je me maquille minutieusement, en utilisant les mêmes teintes brunes et prune de fards à paupières quelle que soit la saison. Puis je m'habille. J'ai tout prévu la veille. Mes vêtements m'attendent sagement sur la banquette du dressing. Même si mes sorties sont rares, je tiens toujours à porter des tenues que bien des femmes m'envieraient si elles me croisaient dans la rue. Tailleur-jupe crayon très *working girl* certains jours, robe *liberty* esprit rock à d'autres moments, look *casual chic* pour un effet plus cocooning. Ah, j'oubliais mes chaussures. Aujourd'hui c'est jour des ballerines!

Place maintenant aux affaires courantes. Mon trio de femmes ne va pas tarder.

# 4

*22 juin, 10 heures*

— **J**e commence par quoi? me demande dubitative, Jeanne, la femme de ménage.

Jeanne est venue ce matin pour la dernière fois de l'été, elle part ce soir en vacances. Tout un été sans se voir. Ça va être long!

— Par le plus urgent, enfin, Jeanne!

Je lui désigne d'un grand geste l'étendue de la pièce afin qu'elle mesure l'ampleur de la tâche. Jeanne n'a jamais l'air de voir la même chose que moi. À chaque fois qu'elle vient, je suis obligée de l'accompagner et d'inspecter avec elle toutes les pièces de la maison. Ouh là là, vous avez vu là, Jeanne? Les traces de calcaire qui restent sur ce robinet! Et là sur la télé! Quand l'on s'accroupit et que l'on penche légèrement la tête de côté, on aperçoit le reflet du soleil à l'écran, ça fait ressortir toutes les traces de chiffon! Heureusement, j'ai acheté ce nouveau spray dépoussiérant, ça vous dirait qu'on l'essaie ensemble? Regardez bien, je vous montre. Mais cette éponge que vous avez en main, êtes-vous sûre qu'elle est bien adaptée pour les encadrements des fenêtres? Il me semble que vous l'avez déjà utilisée ce matin pour récurer l'évier de la cuisine, non?